

TOME I. — 1re ANNEE.

RECUEIL LITTERAIRE

Religion. — Histoire. — Economie sociale.

Litterature. — Sciences.

Beaux-Arts. — Bulletin bibliographique

9e LIVRAISON. — 10 AOUT 1891.

Christophe Colomb.....	F. X. DE FELLEZ.
A un Poète.....	J. B. CHATRIAN.
La Muse Française.....	JULES SAINT-ELME.
Le Marabout Cassé.....	A. CAPDEVILLE.
Vie de Jésus-Christ.....	R. P. DIDON.
Bulletin Bibliographique.....	***
Félicités.....	***
Correspondance.....	J. DE LORDE.

GRAVURE :

Christophe Colomb.

Directeur : **PIERRE BEDARD**

MONTREAL

Imprimerie Greuter, 3069 Rue Notre-Dame.

Prix : 10 CENTINS.

RENSEIGNEMENTS

Le RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an \$2.00	Un an 12 frs
Six mois \$1.00	Six mois 6 frs
Quatre mois 70 cts	Quatre mois 4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. PIERRE BEDARD, 192 RUE SAINT-HUBERT, MONTREAL.** Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devina.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

EDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR DES PENSIONNATS CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930



La Chevelure, c'est la Santé!

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE nettoie la Tête et fait disparaître les Pellicules. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE est une lotion douce et rafraichissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi qu'il l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire.

1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

EMILE TRUDEL

— LIBRAIRES —

EMILE TRUDEL

TRUDEL & DEMERES

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'Ecole, Fouritures d'Ecole, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, IMPRESSION ET RELIURE.

1611 Rue Notre-Dame, Montreal

TELEPHONE BELL 9014

ETABLI EN 1867

L. C. de FONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUTELLENERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

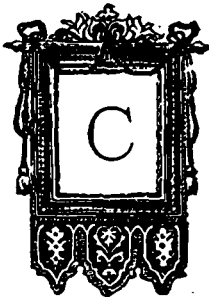
Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent



CHRISTOPHE COLOMB

CHRISTOPHE COLOMB



ET illustre navigateur naquit en 1449, d'un père cardeur de laine, à Cogureto, village sur la côte de Gènes. Quelques voyages sur mer et le bruit que faisaient alors les entreprises des Portugais leur firent goûter la navigation. Il conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avait tenté jusqu'alors ; et par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, ou par un raisonnement tiré de la disposition du monde, il jugea, dit-on, qu'il devait y en avoir un autre ; il résolut d'aller le découvrir. Quelques auteurs racontent la chose un peu différemment.

Gènes, sa patrie, l'ayant traité de visionnaire, et Jean II, roi de Portugal, ayant refusé son service, Colomb se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux. Des îles Canaries où il mouilla, il ne mit que 33 jours pour découvrir la première île de l'Amérique, en 1492. Pendant ce petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer ; il y en eût même qui dirent assez haut, que le plus court était de jeter dans la mer cet aventurier qui n'avait rien à perdre, et qu'ils en seraient quittes en disant qu'il y était tombé en contemplant les astres. Mais dès que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'île de Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluèrent en qualité d'amiral et de vice-roi ce téméraire qu'ils voulaient noyer.

Les insulaires, effrayés à la vue des trois bâtiments espagnols, gagnèrent les montagnes ; Colomb ne put prendre qu'une femme à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures et quelques bijoux ; ce bon traitement fit revenir les sauvages.

Les Castillans leur donnaient pour de l'or, ce qu'en Europe on ne s'aviserait pas de ramasser, des pots de terre cassés, des morceaux de verre et de faïence. Le cacoque ou le chef de ces insulaires leur permit de construire un fort de bois dans l'île qu'ils avaient appelée l'*Espagnole*. Colomb y laissa 38 des siens et partit pour l'Europe. Ferdinand et Isabelle le reçurent comme il le méritait ; ils le firent asseoir et couvrir en leur présence comme un grand d'Espagne, l'anoblirent lui et toute sa postérité, le nommèrent grand-amiral et vice-roi du Nouveau-Monde, et le renvoyèrent avec une flotte de 17 vaisseaux en 1493. Il découvrit de

nouvelles îles, comme les Caraïbes et la Jamaïque. Il serait mort de faim dans cette dernière île, sans un stratagème singulier. Il devait y avoir bientôt une éclipse de lune ; il envoya chercher les sauvages des environs, leur reprocha leur dureté à son égard, les menaça qu'ils seraient bientôt un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols, et leur prédit que dès le soir la lune rougirait, s'obscurcirait et leur refuserait sa lumière. L'éclipse commença effectivement quelques heures après. Les sauvages épouvantés, poussant des cris effroyables, allèrent se jeter aux pieds de Colomb, en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. Colomb, après s'être fait prier quelque temps, se radoucit, et leur promit de demander à son Dieu de faire reparaitre la lune. Elle reparut quelques moments après ; et les infidèles, qui le regardaient déjà comme un homme d'une nature supérieure furent convaincus qu'il disposait à son gré du ciel et de la terre.

Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit ses envieux par une plaisanterie devenue célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes, dues à un peu de hardiesse et à beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe, et, aucun n'ayant pu le faire il cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus, et le fit ainsi tenir. *Rien n'était plus aisé*, dirent les assistants. — *Je n'en doute point*, leur dit Colomb, *mais personne ne s'en est avisé et c'est ainsi que j'ai découvert les Indes*. C'étaient ces mêmes envieux qui l'avaient mis mal auprès de Ferdinand et d'Isabelle. Des juges, envoyés sur ses vaisseaux mêmes dans son second voyage pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne les fers aux pieds et aux mains. On le retint quatre années, soit qu'on craignait qu'il ne prit pour lui ce qu'il avait découvert, comme ses ennemis l'avaient insinué, soit qu'on voulut lui donner le temps de se justifier. Enfin on l'envoya renvoyé dans son nouveau monde, et c'était dans cette troisième course qu'il avait aperçu le continent à dix degrés de l'Équateur, et la côte où l'on a bâti Carthagène. Colomb, de retour de ce dernier voyage, termina peu après à Valladolid en 1506, une carrière plus brillante qu'heureuse. On a de ce célèbre navigateur : *De insulis nuper inventis epistola*, dans le second tome de l'*Hispania illustrata*, et dans les *Gesta Dei per Francos* : l'original est en espagnol ; il a été traduit en latin par Aliandre de Cosco. On lui a élevé une statue dans Gênes. Ferdinand Colomb, son fils, écrivit la vie de son père traduite en français, Paris, 1681, 2 volumes in-12. Antoine Gallo, écrivain génois du XIX^{ème} siècle, a aussi donné sa vie dans le tome 22 des *Rerum italicarum* de Muratori. Les *Mémoires* de l'académie de Turin, renferment une disser-

tation *della Patria di Cristopano Columbo*, imprimée ensuite séparément à Florence en 1808 avec des notes. Languinais a publié en 1809 une notice fort intéressante sur cette dissertation.

Améric Vespuce, négociant florentin, a joui de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent. Quand il serait vrai qu'il eut fait cette découverte, dit l'auteur de *l'Essai sur l'Histoire générale*, la gloire n'en serait pas à lui : elle appartient incontestablement à celui qui eût le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. Colomb en avait déjà fait trois en qualité d'amiral et de vice-roi, cinq ans avant qu'Améric Vespuce en eût fait un en qualité de géographe.

Quant à Martin Behaim, auquel plusieurs auteurs attribuent la première connaissance du Nouveau-Monde, il est certain, supposé qu'il l'ait eue effectivement, qu'il ne fit rien pour la perfectionner ; mais il paraît vrai néanmoins que Colomb a tiré partie des notices qu'il en a laissées.

F. X. DE FELLER.



A UN POÈTE

SONNET

À Frid-Olin.

Regarde, c'est pour toi que fleurissent les roses ;
Les nids chantent partout la chanson de l'amour,
Et le soleil, — ce père attendrissant du jour,
A mis un large rire au front de toutes choses...

Poursuis ton rêve heureux et tes visions roses,
O poète, ô rêveur, sublime troubadour.
Parle nous de ciel bleu, d'un consolant séjour,
Et de baisers sans fin sur des lèvres mi-closes.

Chante et rêve. Ta voix est douce à notre cœur,
Que la vie a meurtri et qu'endort la douleur
Dans cette nuit obscure où s'agite notre âme.

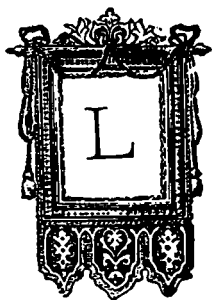
Chante et viens nous parler d'aurore et de réveil,
Des rayons lumineux d'une divine flamme :...
O poète, poursuis ton rêve de soleil !...

J. B. CHATRIAN.

Bruxelles (Belgique).

LA MUSE FRANÇAISE

I



ES deux recueils de poésie dont je vais parler ici, et que j'ai savourés en amateur que je suis, ont un caractère bien différent, qui forme comme une ligne de démarcation entre eux. Mais d'autre part, ils portent l'un et l'autre la marque de famille, on sent qu'ils sont frères par plus d'un côté. Ce sont bien, tous les deux les enfants de la muse française, toujours et partout si féconde. Ils sont marqués au cachet d'une commune origine, bien qu'ils aient pris naissance, l'un sur les bords de la Seine et sous les palmiers de l'Algérie, l'autre chez nous, sur les rives de notre enchanteur Richelieu. Lecteurs du RECUEIL je sollicite la faveur de vous présenter « Les Fleurs Poétiques » de notre compatriote M. Léon Lorrain, avocat de Saint-Jean, P. Q. et poète à ses heures, en même temps que « France-Algérie », œuvre d'un jeune amant des Muses au talent brillant, à la verve aimable, un confrère sympathique et un ami, M. Léon de la Morinerie, publiciste de Paris, France.

De ces deux volumes, l'un, « France-Algérie », est un don de l'amitié, l'autre un de ces livres dont nous ne gagnons que trop facilement la propriété, nous du journalisme, par un simple accusé de réception dans les colonnes d'un journal quelconque. C'est dire que je suis presque confus tant je me sens en dette de gratitude, pour parler de l'œuvre de ces deux auteurs qui m'ont prodigué, à si bon marché, les plus belles fleurs de leur esprit. Cependant je veux, je dois en dire ma pensée aux lecteurs et je commence par le livre canadien, comme étant plus près de nous.

II

Monsieur Léon Lorrain, l'auteur des « Fleurs Poétiques » est bien connu de tous, des jeunes surtout. Tous ont lu avec plaisir cette jolie poésie de lui *La Tubéreuse* qui se trouvait dans le premier numéro du *Glaneur*, une de leurs revues. Ils la retrouveront avec joie, tant ils en ont gardé, assurément, bon souvenir, à la page cent cinquante-unième de son recueil.

Dans un grand nombre des poésies de ce recueil se retrouve ce genre de *La Tubéreuse*, celui de la description, botanique ici, presque parfaite, avec une pointe de morale très bien donnée en finissant. A ceux qui ont lu et aimé *La Tubéreuse* je recommanderai *La Rose et l'Immortelle*, *Les Pensées*, *La Rose*, *Les Marguerites*, *La Violette*, *La Pivoine*.

Lorsqu'il s'agit de décrire, toutefois, il n'y a pas que la botanique qui offre des ressources à M. Lorrain : les couleurs de son pinceau sont des plus variées. Je n'en veux citer aucune exemple que quelques pièces telles que : *La Chapelle isolée*, *Cécile*, *Le Village natal*, *A Crémazie*, *Le Poète*, mais particulièrement le morceau intitulé *En vue des côtes d'Irlande* dont je ne puis résister au désir de citer les derniers vers :

..... Quel séduisant tableau !

De coquettes maisons, une côte fertile,
Des champs, des prés, des bois, comme inclinés sur l'eau,
Mariaient leurs couleurs à l'azur de la mer
Baignant d'Inishowen les pittoresques rives,
Et mêlaient leurs parfums à cet arôme amer
Que du large apportait la brise aux ailes vives.
Ici s'offrait aux yeux un verdoyant coteau
Sur le versant duquel s'élevait un château ;
Là les restes d'un fort perdus dans le feuillage ;
Et plus près, des rochers, une agréable plage.
Sur le gazon en fleurs, à l'ombre des bosquets,
Du pont nous pouvions voir danser des jeunes filles,
Des accords vifs et gais, montant dans les ramilles,
Arrivaient jusqu'à nous... Le flot semblait rêver ;
Le vapeur se taisait comme pour écouter...

Non ce n'était pas là l'Irlande désolée,
Gémissant sous le joug, opprimée, accablée !
Nous croyions voir plutôt l'Irlande d'autrefois,
Heureuse, obéissant à ses antiques rois ;
L'Irlande des beaux jours d'O'Neil et d'O'Connor,
Et des bardes chantant avec leurs harpes d'or !
Reine de l'océan, tu nous apparus belle,
Avec ton vêtement de verdure éternelle !
Tu nous apparus belle, Irlande, ô verte Érin !
Dans ta douleur gardant toujours un front serein !

N'avais-je pas raison de dire que M. Lorrain s'y entend en description ? Voilà bien un des plus jolis paysages que j'aie rencontrés de longtemps. Pourtant chacun sait comment il faut absolument être maître de

sa rime et sûr de sa verve pour faire bien dans le genre descriptif. C'est une preuve que le poète de Saint-Jean, quoi qu'il en pense et qu'il en dise en sa préface, est dans les meilleurs termes avec la Muse.

Nous venons d'admirer M. Lorrain peintre de la nature, voyons le maintenant élégiaque, dans une poésie de jeunesse, de ses meilleures, intitulée *Les plaintes de Minvane* (poème ossianique). Comme l'appréciation que j'ai entreprise n'est pas du tout un crible de critique mais bien plutôt un écrin grossier où faire briller les perles de mes deux poètes, je sollicite tout de suite du lecteur sa bienveillante autorisation pour faire de copieuses citations. Il y gagnera, au reste, l'avantage de lire de bons et jolis vers, aux lieu et place de méchante prose. Ceci posé, écoutons religieusement le langage inspiré de la fille de Morven, tel que la fait parler M. Lorrain, lorsqu'elle apprend le trépas de son bien-aimé Ryno.

— “ Quoi ! le fils de Fingal mort dans la plaine verte !

Il était bien puissant le bras qui l'a détruit !

Et moi je reste hélas ! pour déplorer sa perte !

Pourquoi ne suis-je morte en cette triste nuit ? . . .

Je ne resterai pas seule ainsi dans ce monde.

O vents ! qui soulevez mes cheveux longs et noirs,

Je ne répondrai plus par ma plainte inféconde,

A vos gémissements qui troublent mes soirs . . .

J'irai trouver Ryno pour dormir dans sa tombe . . .

Je ne te verrai plus, ô mon unique amour !

Revenir de la chasse à l'heure où la nuit tombe,

Tout brillant de jeunesse et beau comme le jour.

L'ombre de la nuit plane,

Entourant le héros bien-aimé de Minvane ;

Un silence de mort

Habite sous la terre avec Ryno qui dort ! . . .

Où sont tes boucliers et ta lance brillante ?

Qu'as-tu fait de ton glaive agile comme l'air ?

Ton arme était terrible — elle était si vaillante !

Elle frappait soudain comme frappe l'éclair !

Mais, hélas ! j'aperçois tes armes entassées

Et couvertes de sang, au fond de ton vaisseau.

Pourquoi tes compagnons ne les ont-ils placées

Dans ta sombre demeure, ô bien-aimé Ryno ? . . .

L'aurore, de sa voix, ne viendra plus te dire :

— “ Lève-toi, les chasseurs sont déjà dans les bois,

“ Poussant des cris joyeux qu'emporte le zéphire,

“ Et poursuivant le cerf qui s'enfuit aux abois ! . . . ”

Efface tes lueurs, tendre et vermeille aurore :

Ryno ne te voit plus ; il est avec les morts.

O mon héros chéri ! Minvane te déplore...
Je descendrai sans bruit dans le lit où tu dors !...
Mes compagnes iront à travers les montagnes
Et suivront en chantant la trace de mes pas ;
Mais je n'entendrai plus vos chants, ô mes compagnes !
Je vais avec les morts ; vous ne me verrez pas ! ”

Tout n'est pas parfait dans le genre, je suis le premier à le reconnaître, mais je soutiens qu'il y a là-dedans un souffle réel que les plus grands élégiaques n'auraient pas voulu mépriser. Et notons bien que M. Lorrain est avocat, et avocat praticant ; que si la profession du barreau peut quelquefois développer la sensibilité, le plus souvent elle l'émeuse notablement. M. Lorrain doit être un excellent criminaliste, s'il m'est permis de diagnostiquer, car en dépit de son long commerce avec la *froide raison*, il a su conserver le don de toucher au bon endroit les fibres du cœur les plus sensibles.

Passons vite, car je ne veux pas abuser de la patience de mes lecteurs et de l'hospitalité du RECUEIL. Suivons l'auteur des « Fleurs Poétiques » sur un autre terrain. Son talent souple et varié lui a permis d'aborder tous les genres ; voyons un peu comment il a réussi dans l'ode.

Personne n'ignore que le lyrisme c'est le *nec plus ultra* de la véritable inspiration poétique. Je n'irai pas jusqu'à dire que M. Lorrain, s'il n'y fût admiré, aurait pu s'y immortaliser à la manière des grands génies, comme Lamartine, Hugo, Musset, et puis, en remontant les âges, Horace, Ovide, Pindare, je ne dis pas même qu'il y fût parvenu à une réputation brillante, non, mais je suis d'opinion qu'on en a vu étrecindre la lyre qui l'ont fait avec bien moins de succès que lui.

Ici, je vais me permettre d'emprunter à son volume une pièce tout entière qui ne saura manquer de corroborer exactement ou à peu près, je pense, le témoignage que je viens de rendre. C'est un hymne pour « La fête nationale » des Canadiens-Français, la Saint-Jean-Baptiste, dont le poète fait hommage à son distingué concitoyen et confrère en littérature, l'honorable M. F. G. Marchand, président de l'Assemblée Législative, à Québec.

Vingt-quatre juin ! salut ! — O fête solennelle !
Apporte dans nos cœurs l'amitié fraternelle,
Ce sentiment si beau qu'on le dit surhumain !
Retardez votre cours, heures patriotiques ?
Laissez-nous savourer les plaisirs pacifiques
Dont vous semez votre chemin ?

Le soleil radienx, comme un puissant génie,
Répand à flots vermeils le jour et l'harmonie ;
Il féconde nos champs de ses subtils rayons ;
Il dispense partout dans sa course enflammée
La vie et l'abondance ! une brise embaumée
S'élève de nos frais sillons.

Notre libre drapeau flotte, au gré de la brise,
Au sommet d'une tour, au clocher d'une église
Et domine nos champs, — resplendissants tableaux !
Sous ses replis mouvants l'enthousiaste foule
Se rallie et se presse, ensuite se déroule
Ondulante comme les flots !

Tous les cœurs sont émus par la même pensée.
Voyez se réunir cette foule empressée
Elle confond ensemble, en ce jour patronal,
Au seuil du temple saint où souvent elle prie,
L'amour du Tout-Puissant, l'amour de la patrie,
Dans le devoir national !

II

Du ciel où vous vivez, de ces célestes dômes,
Esprits de nos aïeux, ô bien-aimés fantômes !
Venez contempler vos enfants.
Dans le ravissement leur âme se déploie ;
Leur chère liberté, le bonheur et la joie
Brillent sur leurs fronts triomphants !

Voyez qu'elle sied bien à leur tête ennoblie,
La couronne de fleurs que vous avez cueillie, —
La couronne de liberté !
Ils ne l'ont pas flétri, ce lys emblématique ;
Mais ils l'ont cultivé de leur main héroïque
Comme on cultive un fruit d'été !

Il y a plus que de la facture dans cette pièce là, il y a de l'enthousiasme, il y a du sentiment, il y a du souffle de vrai poète, ou bien je ne m'y connais pas.

Déjà je l'ai dit plus haut, M. Lorrain est un universel. Il n'est pas arrivé aux genres élevés dans lesquels je le faisais voir et apprécier tout à l'heure sans faire d'abord une ample moisson ça et là dans les champs de la poésie naïve et plus simple. De la romance, de la chanson, de

l'allégorie, il a essayé un peu de tout, à ce que nous en rapporte le recueil que j'ai entre les mains. Mais un genre où ne s'illustre pas qui veut et où il a été, lui, assez heureux pourtant, c'est l'idylle, la suave et touchante idylle. Sous cette étiquette, on retrouve dans les « Fleurs Poétiques » trois ou quatre bonnes pièces ; quelques vers extraits de *Paul et Pauline* me semblent les plus propres à nous révéler le poète dans ce rôle idyllique.

Au vallon, sur la colline,
Enfants, dès leurs premiers pas,
Ensemble Paul et Pauline
Prenaient leurs joyeux ébats.
.....

Cueillant les fleurs les plus vives,
S'ébattant dans les roseaux,
Ainsi que de jeunes grives
S'abrevant aux clairs ruisseaux ;

Mangeant des fraises sauvages
Ou des mûres, à leur choix,
Assis sous les frais ombrages
A la lisière des bois.
.....

II

D'ici, je n'omets plus rien, c'est à citer en entier.

Or, c'était le temps des roses.
Paul ne comptait pas seize ans ;
Jamais les pensers inoroses
N'avaient troublé son printemps ;

Quand, par hasard, au bocage,
Épiant un papillon,
D'une beauté du village
Il vit le blanc cotillon,

La coiffure au ruban pâle
Ombrageant des yeux coquets,
La ceinture et le long châle
Se détachant des bouquets.

N'était-ce pas sa voisine ?
Sous ces champêtres atours,
Oui c'était bien sa mutine
Compagne de tous les jours.

Paul veut appeler Pauline ;
Mais, pour la première fois,
Il hésite, il se chagrine,
Et ne trouve pas de voix.

Un trouble subit l'agite,
Il ne sait dire pourquoi ;
Son cœur, soudain, bat plus vite,
Saisi d'un étrange émoi.

III

Cette inquiétante flamme,
Ce sentiment inconnu,
Qui vient de naître en ton âme,
C'est l'amour, pauvre ingénu !

Un simple bout de dentelle
A suffit pour l'allumer :
Ton cœur couvait l'étincelle
Qu'il ne peut plus renfermer.

Dès lors tu n'es plus le frère
De Pauline au cœur aimant ;
D'autres que toi peuvent plaire,
Car tu n'es plus qu'un amant.

Dès lors le souci t'égare ;
Pauline est ton seul trésor :
Te voilà comme un avare
Qui des yeux couve son or !

Et voilà. Telle est, vue dans son ensemble à la fois et dans ses caractères particuliers, l'œuvre de M. Léon Lorrain. Je vous ai promenes, lecteurs, un peu d'un bout à l'autre, et je me flatte que ce pèlerinage poétique ne vous aura pas paru trop ennuyeux, même avec un aussi fastidieux cicerone.

Conviendrait-il, à présent, de porter un jugement sur ce qu'il nous a été donné à en voir ? Je vous laisse de cette préoccupation toute la res-

ponsabilité. Fidèle à mon premier dessin, je m'en garderai bien, pour ma part, n'ayant pas l'autorité, ni les lumières, sans doute, pour le faire à bon escient.

Toutefois, je dois au rôle que j'ai assumé de prévenir certaines objections qu'on pourrait faire. Il convient que j'énonce, par exemple, clairement, le véritable caractère de cet ouvrage, au cas où des puristes iraient y chercher, en vain peut-être, je l'avoue, un luxe de qualités qu'il ne comporte pas.

L'auteur nous dit lui-même, en peu de mots, dans sa préface, les circonstances dans lesquelles son œuvre a pris naissance. — « Disciple assidu de Thémis, écrit-il, je n'ai consacré aux Muses que les instants de loisir que j'ai pu dérober à cette déesse jalouse, qui exige de ses fidèles un culte exclusif et le sacrifice de toutes leurs facultés. » Bien mal inspiré serait donc, il me semble, le critique prétentieux qui voudrait exiger dans l'œuvre de ce volontaire de la grande armée littéraire autant de poli, un fini aussi parfait que dans celles des réguliers qui ont fait du métier une carrière, les amants de l'art pour l'art.

De plus autorisés et de mieux entendus que celui qui a tracé ces lignes feront peut-être à l'auteur des « Fleurs Poétiques » des remarques judicieuses et amicales qui ne seront pas hors de propos, sans doute — quelle œuvre humaine est donc irréprochable ? Avec le sens pratique qui le distingue, M. Léon Lorrain en fera son profit, pour le plus grand bénéfice des lettres canadiennes. Quant à moi, je ne crois pas qu'il me reste autre chose à faire qu'à le remercier de nous avoir donné ce noble volume où il a généreusement mis de sa tête et de son cœur. J'ai encore à le féliciter d'avoir bravé l'indifférence, bien longue à vaincre, de notre public, d'avoir gaillardement risqué un recueil de vers comme celui-là dans un milieu où toute tentative littéraire rapporta toujours bien plus de déboires que d'écus sonnants.

Enfin, il me paraît qu'il se dégage une leçon pratique du fait de ce légiste assidu qui emploie si bien ses loisirs à courtiser la Muse, qu'il est en état de nous livrer, encore à la fleur de son âge, un volume complet de leurs doux entretiens. Je dis légiste assidu : car, en effet, mon lecteur sait ou ne sait pas qu'en outre des soins qu'exige une clientèle importante, M. l'avocat Lorrain a consacré un grand nombre de ses veilles à la compilation des codes de la province de Québec, tel que récemment amendés. C'est bien là un travail anti-poétique s'il en fût.

Forts d'un pareil exemple, que ne feraient donc pas, s'ils le voulaient à même les loisirs que leur laissent des occupations bien moins absorbantes, tant de jeunes gens, de talents et de promesse, qui ont fait un

premier pas, et du meilleur augure, dans la carrière des lettres, mais qui, lâchement, la délaissent bientôt, au contact des premières nécessités de la vie réelle ? Oui, ils sont légion chez nous, comme l'écrivait naguère un de nos confrères, M. Léo. Richard, les jeunes à qui l'énergie manque pour rester fidèles à la sainte cause.

Oh ! je sais bien qu'il n'y a rien d'attrayant, rien qui promette parmi les aridités de la vocation littéraire dans notre pays ! C'est un luxe qu'on se paie après qu'on a vaincu, ou qu'on a vu clair au moins, dans la lutte pour la vie, un luxe qui coûte bien cher au lieu de profits. Mais dans les solitudes du Nord, au royaume du curé Labelle de patriotique mémoire, le vaillant colon attaque bravement les géants de la forêt qui lui barrent la route, innombrables et sans cesse renaissants, et se dit, s'il meurt à la tâche : mes fils jouiront de mon labeur ; de même devons-nous marcher, intrépides, dans le désert morne qu'est encore le public lettré au Canada français, et sans crainte des tristesses, des difficultés nous dire : frappons le sol sans relâche, quand nous n'y serons plus, nos arrières-petits-fils, un jour, peut-être, s'abreuveront aux sources vives que nous en aurons fait jaillir ! Et le peuple français du Canada bénira la mémoire des champions de sa littérature nationale comme on bénit la mémoire de celui qui nous a sauvé la vie !

JULES SAINT-ELME.



LE MARABOUT CASSE

SONNET

*A Louise V****

Était-il beau ce marabout,
Ce marabout de porcelaine
Que ma gentille châtelaine
Gagna pour Saint-Roch au mois d'août !


Il nous faisait rire beaucoup
Sur l'étagère en bois d'ébène !
Par malheur, un jour de déveine,
Louise le brisa... quel coup !

Pourquoi coller l'oreille basse
Les vingt fragments du bibelot ?...
Tout passe, tout casse, tout lasse.

Hélas ! voilà l'éternel lot
De la faïence ou de l'argile.
Seul notre amour est moins fragile !

A. CAPDEVILLE.

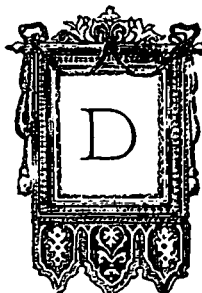
Villeneuve-les-Béziers (France).



VIE DE JESUS-CHRIST

PAR LE R. P. DIDON

(suite)



D'APRES les trois premiers Evangiles, on remarquera que Jésus, comme Thaumaturge, Maître et Docteur, agit et parle avec une autorité personnelle absolue. Quand il guérit les malades, commande aux esprits mauvais, ressuscite les morts, on ne le voit point se réclamer d'un principe supérieur auquel il emprunte une force ; il parle, il impose les mains, il ordonne ; et les malades sont guéris, les démons se retirent, les morts revivent. Lorsqu'il enseigne, même allure : il remet les péchés, comme Dieu, il promulgue la loi morale en son nom propre, comme Dieu ; ce n'est point au nom de Dieu qu'il l'impose, c'est en son nom. Il veut que ses disciples reconnaissent en lui le vrai Fils du Dieu vivant ; et il les loue d'être arrivés enfin à cette foi suprême et totale.

Qu'est-ce qu'un tel être ? Quelle est sa nature ? Quelle est sa relation réelle avec celui qu'il nomme son Père ? Quelle est dans les consciences son œuvre propre ? Qu'est-ce que le personnage messianique annoncé par les Prophètes et réalisé en lui ? Quel est le secret du Royaume fondé par lui ?

Les trois premiers Evangiles ne rapportent que la parole de Jésus où toutes ces choses ont été dites en paraboles et en signes. Il était réservé au quatrième Evangile de nous donner la pleine clarté, en nous rapportant les discours les plus solennels et les plus intimes où Jésus a exprimé, dans une langue que nulle créature ne peut parler, ces mystères inénarrables.

Jésus n'est pas un fils de Dieu, il est le Fils ; c'est le nom qu'il se donne toujours. Il est un avec le Père, de même essence ; avant qu'Abraham fût, avant que le monde fût, il était, et il était dans le Père. Il a tout reçu du Père : puissance, lumière et vie. Il juge, il éclaire, il vivifie. Il communique son Esprit, et avec son Esprit la vie éternelle. Il

est la plus expressive, la seule et parfaite manifestation du Père. Qui le voit, voit le Père ; qui l'aime, aime le Père. Il est dans le Père comme le Père est en lui.

Ces révélations transcendantes à toute conscience et à toute intelligence créées ne peuvent être acceptées que par celui qui donne sa foi à la parole de Jésus. Elles nous transportent dans une sphère divine, inaccessible au génie lui-même, mais ouverte à l'âme simple et au cœur droit.

Non seulement de tels discours ne contredisent point les enseignements moraux de Jésus et ses paraboles, mais ils leur apportent la seule explication qui les éclaire.

Si Jésus a parlé comme saint Jean le fait parler, je comprends le Thaumaturge, le Docteur des synoptiques, la souveraineté absolue avec laquelle il agit, et l'autorité propre avec laquelle il formule sa loi. C'est ainsi que le Fils de Dieu, — l'unique, le vrai, sans métaphore et sans réserve, — devait commander et légiférer ; sinon, le Jésus des synoptiques devient une énigme indéchiffrable, et on se demande comment un simple envoyé de Dieu a osé assumé un mode d'être, d'agir et de parler qui ne convient qu'à Dieu.

L'unité des documents est indissoluble. On ne peut les opposer l'un à l'autre qu'en invoquant des motifs étrangers à l'histoire. Ceux qui partent de l'hypothèse que Jésus n'est qu'un homme, sont condamnés évidemment à sacrifier tout le quatrième Evangile, les faits comme les discours ; on ne saurait admettre les uns et répudier les autres, ils forment un tout indivisible. L'écrivain qui atteste les faits garantit par son témoignage les discours. Son œuvre est d'une seule venue, elle se tient dans toutes ses parties et se fonde avec l'œuvre des trois premiers Evangiles. Impossible d'écrire une Vie de Jésus conforme aux règles de toute histoire et de toute critique, sans les renseignements johanniques. La première condition pour retracer l'histoire d'une personnalité supérieure est de mettre en lumière la conscience intime qu'elle avait d'elle-même ; or, c'est le but principal de saint Jean de nous révéler, en Jésus cette conscience intime. L'historien n'a pas à rechercher si une telle révélation gêne ou contredit ses idées et sa philosophie ; son rôle est plus important, plus désintéressé : il nous doit, dans sa pleine teneur, l'attestation de ceux qui ont vu et qui ont entendu.

Le premier, le grand tort de la critique moderne, protestante ou incrédule, dans le travail immense et opiniâtre qu'elle a consacré aux documents évangéliques, depuis le dix-huitième siècle, en France, en Angleterre, en Suisse et en Allemagne surtout, a été de traiter ces documents

comme une lettre morte. Elle a sciemment oublié qu'ils n'étaient point des livres tombés dans le domaine public, mais la propriété inaliénable de l'Eglise catholique. Alors même que pour elle, l'Eglise n'était pas une institution divine, ayant reçu de son fondateur la garde infaillible de sa parole écrite ou orale, pouvait-elle méconnaître sa haute valeur comme société organisée ? Et dès lors, où prenait-elle le droit de considérer ses propres livres comme un simple papyrus de la vieille Egypte, échappé à la ruine du peuple qui avait tracé là quelques pensées ?

La tradition indéfectible d'une religion comme celle de Jésus, s'enchaînant sans interruption depuis dix-huit siècles, laissant à chaque siècle l'empreinte vigoureuse de sa foi, dans des ouvrages sans nombre, éminents par la doctrine qu'ils exposent, par les vertus qu'ils enseignent et par le génie qui les conçoit — une telle tradition peut-elle être légèrement écartée ? N'est-ce pas une force puissante ? Et puisque cette tradition est la gardienne vivante des Evangiles, n'est-ce pas à elle qu'il faut avoir recours, en bonne, en impartiale critique, pour les comprendre, pour savoir leur origine véritable et leur teneur ?

Tout livre séparé de la société à laquelle il appartient et dont il forme un élément précieux, est à la merci du premier venu.

Les Evangiles arrachés à la tradition religieuse dont ils sont le plus antique et le plus sacré monument, ont été la proie de tous.

Pour les faire parler, il fallait les ranimer ; car l'âme d'un document est dans le milieu qui l'a inspiré, dans les idées qui dominaient ce milieu, dans les passions qui l'agitaient, dans les coutumes qui le caractérisaient. Ils ont essayé de reconstituer artificiellement ce milieu, et, naturellement, c'est à l'Eglise qu'ils ont emprunté. aux livres de ses docteurs, aux ouvrages même qu'ils avaient devant eux et cherchaient à comprendre. L'école de Tubingue, entraînée par Baur, s'est signalée particulièrement dans cette évocation difficile. Sa grande hypothèse a été convaincue d'arbitraire et d'exagération. Ne voir dans le christianisme primitif du premier et du second siècle que l'antagonisme des judéo-chrétiens, représentés par Pierre, Jacques et Jean, et du christianisme universaliste, représenté par Paul, c'est borner à plaisir l'horizon donner à un détail la valeur de l'ensemble, prendre un trait qu'on force outre mesure pour en composer toute une physionomie. Tous les écrits apostoliques, et les Evangiles en première ligne, ayant été interprétés à ce point de vue étroit et exclusif, on devine ce qu'ils sont devenus aux mains de la critique et de son école.

Qu'est-il résulté de ce travail acharné pour la solution du problème qu'on posait aux documents ?

A-t-on expliqué leur mode de formation, trouvé le secret de leur ressemblance et de leur divergence ? A-t-on pénétré la raison de l'unité indissoluble qui les rapproche comme les membres d'un même corps ? A-t-on découvert l'ordre exact de leur origine ?

Il suffit de parcourir les ouvrages sans nombre écrits sur ce sujet pour constater l'impuissance radicale de ceux qui ont soulevé ces divers problèmes.

Toutes les hypothèses ont été soutenues.

Les uns ont admis un Evangile source dans lequel les trois premiers Evangiles auraient puisé. Herder les combattit ; nos Evangiles, selon lui tirent leur origine d'un Evangile oral. Des conteurs ambulants, un vrai corps de rhapsodes, s'en allaient, annonçant la bonne nouvelle ; leurs récits, appris par cœur, embellis et enrichis, voilà la source de nos Evangiles écrits.

Il y eut aussi la théorie des petits livrets, rédigés par des anonymes, sorte de fragments historiques de la vie de Jésus, qui ont servi notamment à composer l'ouvrage de saint Luc.

On prétendit que l'Evangile de Matthieu avait été remanié ; on crut à un Matthieu primitif qui aurait disparu et aurait servi à la rédaction du premier Evangile actuel et du second, attribué à saint Marc.

Mais quelques-uns donnaient à saint Marc la priorité, et le considéraient comme la source de saint Matthieu et de saint Luc.

Ces hypothèses indéfinies qui se succèdent les unes aux autres accusent leur fragilité, car, en se succédant, elles se détruisent, et il n'en est pas une qui puisse tenir quelques années. On les oublie avec ceux qui les ont inventées.

Lorsque la critique qui s'appelle indépendante aura mis d'accord ses représentants les plus autorisés, il sera temps d'examiner ses conclusions. Jusqu'alors, le témoignage de l'Eglise sur les auteurs évangéliques et sur leurs ouvrages peut dédaigner ces voix discordantes qui dépassent à peine les murs d'une école ou le cercle d'un parti.

Un tort non moins grave de l'exégèse est de méconnaître le caractère testimonial des Evangiles.

Au lieu de ne voir en eux que le récit de faits attestés par des témoins renseignés et honnêtes, on a essayé de distinguer, dans leurs ouvrages, le fond de la forme ; les plus modérés ont accepté l'un et discuté l'autre, ne se doutant pas peut-être qu'en attaquant la forme, ils détruisaient le fond.

Ainsi les premiers chapitres du troisième 'Evangile' ont été, d'après eux, une poésie charmante dont la beauté les frappait d'admiration ; mais tous ces détails si frais, si vivants, n'étaient qu'un voile poétique pour traduire la sainteté de Jean-Baptiste et embellir la conception et la naissance de Jésus. Ils ont pu nier de la sorte la conception virginale du Christ.

Tout l'Evangile johannique, d'après le même procédé, a été tenu pour une œuvre de théologie et non d'histoire, qui avait pour but d'expliquer dogmatiquement, dans des théories transcendantes, la doctrine de l'auteur sur la nature divine de Jésus.

Cette exégèse, qui présente un caractère de candeur et de modération parfaite, est la ruine de l'autorité des Evangiles. Du reste, elle est en opposition formelle avec les rédacteurs de ces documents. Deux d'entre eux attestent qu'ils ne sont que des historiens qui racontent fidèlement ce qu'ils ont entendu et vu, ou ce qu'ils ont appris de la bouche des témoins immédiats des événements. A moins de suspecter leur bonne foi et de leur attribuer un mensonge vulgaire, il convient de les recevoir comme ils se donnent. Depuis le dix-huitième siècle, aucune critique qui se respecte n'est admise à traiter les Evangélistes d'imposteurs et de fourbes, même en atténuant l'épithète et en réduisant la fourberie à un artifice littéraire, à la mode orientale. On peut leur refuser la science mondaine et la littérature des académies, mais non pas l'honnêteté et la sincérité.

Tous ces auteurs ont donné leur vie pour soutenir ce qu'ils disaient être la vérité. De toutes les preuves de bonne foi, il n'en pas de plus sacrée, de plus triomphante parmi les hommes. La simple parole peut être suspectée, la parole scellée par le martyre et le sang des témoins s'impose à la confiance des plus sceptiques.

(à suivre)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'Amour de Jacques, roman, par Charles Fuster. M. Fischbacher, éditeur, Paris.

Ce livre charmant dont nous avons savouré la lecture est l'œuvre aimée, favorite de notre aimable confrère et ami, M. Fuster.

Les tendresses les plus exquises, les sentiments les plus passionnés, toutes ces émotions, ces ivresses que font naître un amour ardent, tout cela dans ce roman délicieux est exprimé en un style chaleureux, entraînant et chatié.

Jacques, le héros, est un caractère romanesque qui manque de nos jours ; vivre par le cœur et pour le cœur, cela n'est plus malheureusement de notre siècle.

On rencontre bien çà et là de ces âmes admirables qui demandent à l'amour bonheur et gloire, mais c'est si rare !

« On nous a fait la vie plate, dit l'auteur dans sa préface, et le bien plus ennuyeux encore, plus laid et bête que le mal, comme Tartarin désabusé, Don Quichotte revenu de tout, nous exagérons à rebours ; parce que nos pères ou grands-pères furent des romantiques un peu échelés, nous tenons à être plus raisonnables que la raison ; nous baillons devant nous-mêmes et le spectacle de notre vie. On nous menace de fils qui feront des chiffres et consulteront la côte presque en naissant. »

L'Amour de Jacques est un véritable petit chef-d'œuvre ; nous en conseillons fortement la lecture à nos amis.



PENSEES

Si vous ôtez la charité du cœur de la femme, que reste-t-il ? Une lanterne sans bougie.

DE LYDEN.

Un homme doit braver l'opinion ; une femme doit s'y soumettre.

MME. NECKER.

Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir. Or, il ne se sent pas naître, il souffre à mourir et il oublie de vivre.

LA BRUYÈRE.

La peinture est une pensée fixée ; la musique, une pensée rêvée.

MIGNET.

En politique, l'inconstance est une opinion.

H. RABUSSON.

CORRESPONDANCE

A MONSIEUR PIERRE BÉDARD,
Directeur du RECUEIL LITTÉRAIRE,
à Montréal.

Mon cher Directeur,

L'homme propose et Dieu dispose. c'est le cas ou jamais de le dire !
Vous m'aviez demandé de publier mon roman canadien : *Un Amour*,
et j'y avais consenti avec plaisir.

Le manuscrit était terminé, et, ce n'est pas sans une douce satisfaction que j'avais écrit sur le dernier feuillet, la date finale qui couronnait l'œuvre.

Mais, quand j'ai vu les premiers feuillets imprimés d'*Un Amour*, j'ai eu quelques scrupules ; j'ai craint que certains passages de ce roman ne fussent trop légers et, par conséquent, peu orthodoxes pour le public canadien.

Inquiet à ce sujet, j'ai soumis mon travail à un ami sur lequel je savais pouvoir absolument compter, un ami de toujours, des jours joyeux et des jours de tristesses, un ami, enfin, dont j'accepte aveuglement le jugement littéraire et dont je n'ai jamais eu qu'à me louer, sous tous les rapports.

Savez-vous ce que m'a répondu ce juge intègre, quoique peut-être un peu sévère ? Le voici :

« Je viens de lire attentivement, *Un Amour*. C'est un roman très intéressant, mais qui fera plus de mal que de bien, moralement parlant. Si j'ai quelque influence sur vous, mon cher ami, je vous demande de ne pas le publier. »

J'ai accepté ce jugement et l'œuvre a été brûlée. Voilà pourquoi, mon cher Directeur, *Un Amour* ne paraîtra, ni dans le RECUEIL LITTÉRAIRE, ni ailleurs.

En songeant à ce pauvre petit roman qui aura vécu ce que vivent les roses, je ne puis m'empêcher de penser à ce que sont les romans actuellement.

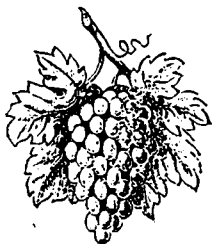
Les romanciers visent bien plutôt à intéresser qu'à moraliser et, s'il y a dans leurs livres quelques rares et bons enseignements, il s'y trouve aussi les paradoxes les plus étranges, les plus dangereux, les plus monstrueux. Autant de citations, les plus intéressantes en apparence, autant de sophismes audacieux, d'erreurs et de sentiments faux.

Le roman doit être, à mon avis, une œuvre d'art, une peinture de mœurs avec délicatesse de coloris, de poésie, de philosophie, de moralité, d'enseignement : il sera alors, mais alors seulement, non plus repoussant, mais plein d'attraits ; au lieu de corrompre, il moralisera, au lieu d'ennuyer, il distraira et instruira.

Or, *Un Amour* n'avait que des défauts et aucune des qualités que je voudrais trouver dans les romans qui voient le jour. Dès lors, il n'y a pas à regretter sa publication et les lecteurs du RECUEIL LITTÉRAIRE doivent savoir gré à mon ami d'avoir exécuté sommairement, et sans appel, l'auteur et son œuvre.

Cordialement à vous, mon cher Directeur, et tous mes regrets.

J. DE LORDE.



N O T E

Nous commencerons au numéro prochain la publication d'un roman récemment écrit par M. Charles Fuster.

Nous donnons aujourd'hui un léger aperçu de cet ouvrage nouveau.

Henry Hamilton.

N. E. Hamilton.

Henry & N. E. Hamilton

— IMPORTATEURS DE —

MARCHANDISES DE HAUTES NOUVEAUTES

Coin de la rue St-Jacques et de la Place Victoria

MONTREAL.

Telephone Bell 999.

Telephone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLAGE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

130 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur de plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décarry. — Corricide Décarry. — Liqueur Hémallactique de Ruolz
Eau de Raifort iodé.

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & GIE

Boite 1110, Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature — Piété — Classiques — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. • Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

AVIS IMPORTANT

Nous informons les hommes d'affaires, les membres du clergé et des professions libérales qu'il nous reste encore des exemplaires du **PLAN DE L'ILE DE MONTREAL**, par H. MALINGRE, et que nous les offrons en vente pour \$2.00 l'exemplaire.

Cette carte magnifique qui contient les numéros du cadastre sera envoyé franco à la réception de \$2.00 en argent ou en timbres-poste.

Adressez toutes les communications à M. ISIDORE CREPEAU, boîte de poste 1436, Montréal.

Les personnes qui désireraient se procurer ce plan devront se hâter de le faire, car le nombre des exemplaires, est restreint.

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPECIALITE D'AMEUBLEMENTS DE SALON

**1672 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.**

G. MANN, ARCHITECTE

Chambres 213 et 214

**BATISSE DE LA NEW-YORK LIFE
MONTREAL.**

Telephone Bell 1820.

La BANQUE JACQUES CARTIER

BUREAU PRINCIPAL, MONTREAL.

Capital payé, — \$500,000. Réserve, — \$140,000.

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président.

John L. Cassidy, Lucien Huot, A. L. de Martigny

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur Gérant. D. W. Brunet, Assistant Général. R. St. Germain, Inspecteur.

SUCCURSALE STE-CUNEGONDE, Coin des Rues Vinet et Richelieu, (Bâtisse de l'Hôtel-de-Ville). G. N. DUCHARME, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p. m. et 7 heures p. m. à 8 heures p. m. tous les jours. — On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

LES SOIREES LITTERAIRES, Pub. Heb. Illustrée

PRIMES NOMBREUSES ET GRATUITES

Abonnement d'un an du 1er de chaque mois : France, 7 frs ; Union Postale, 8 frs 50 ; Autres Pays, 10 frs.

Adresser chèque, timbres ou mandat postal au DIRECTEUR, 5 CITE BERGERE, PARIS

L. E. N. PRATTE

IMPORTATEUR DE

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure

1676 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

Magasin de Cigares d'UNION

Georges Stremenski

Marchand de Tabac et de Cigares en Gros et en Détail

Le Tabac canadien une spécialité

1735 RUE STE-CATHERINE

MAISON T. A. GROTHE

954 RUE SAINT-LAURENT

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivants : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Épingles et Pendants d'oreilles, Chaînes, Médaillons, Contreplaques, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B. — Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, Rue St-Gabriel, 57

MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631 rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de Maisons et d'Enseignes

IMITATEUR, BLANCHISSEUR, DOREUR, TAPISSIER, VITRIER, ETC.

TELEPHONE BELL 1238